Il est des silences

Il est des silences qui apaisent. Des silences qui permettent de se retrouver, de respirer, de se recueillir. Et puis, il est d'autres silences. Des silences qui enferment. Des silences qui étouffent. Des silences qui pèsent si lourd qu'ils finissent parfois par habiter le corps tout entier.

Pour une victime d'abus, le silence n'est pas toujours un choix. Il peut être imposé par la peur, par la honte, par la menace, par la confusion. Et lorsque celui qui blesse est aussi celui qui représente l'autorité, la confiance, la protection ou même la parole de Dieu, comment une personne enfant ou adulte pourrait-elle comprendre ce qui lui arrive ?

Comment pourrait-elle trouver les mots pour raconter l'impensable ? Alors, parfois, la victime se tait. Non pas parce qu'elle consent. Non pas parce qu'elle oublie. Mais parce qu'à cet instant, se taire est peut-être la seule manière qu'elle trouve pour survivre.

Les années passent. L'enfant devient adulte. L'adulte construit sa vie, aime, travaille, élève parfois des enfants à son tour. Aux yeux du monde, la vie continue. Mais quelque part, profondément enfouie, demeure parfois cette blessure qui n'a jamais pu être reconnue, entendue, accueillie. Car le temps qui passe n'est pas toujours le temps qui répare. Et parfois, lorsque les mots ont été empêchés, le corps semble porter une part de ce qui n'a pas pu être raconté. Il y a ces gorges qui se serrent. Ces ventres qui se nouent. Ces muscles qui restent tendus. Ces sommeils qui ne reposent jamais vraiment. Ces douleurs qui persistent, ces sensations de brûlure, ces corps qui semblent rester en alerte, longtemps après que le danger a disparu.

Nous savons aujourd'hui que les traumatismes peuvent laisser des traces durables dans notre système nerveux, dans notre manière de ressentir la sécurité, dans notre rapport à notre propre corps. Cela ne signifie pas que toute douleur serait psychologique. Mais cela nous rappelle combien le corps et l'histoire d'une personne sont intimement liés.

Et je pense à ces personnes qui, à 60, 70 ou 80 ans, portent encore en elles la souffrance de l'enfant qu'elles ont été. À ces personnes qui ont attendu toute une vie avant de pouvoir déposer quelques mots. À celles qui cherchent encore comment raconter. À celles qui ne raconteront peut-être jamais. Parce qu'il faut parfois une vie entière pour trouver un endroit suffisamment sûr où déposer ce qui a été vécu. Et parce que certaines blessures ne demandent pas seulement du temps. Elles demandent d'être crues. D'être reconnues. D'être accueillies sans jugement.

Aujourd'hui, nous sommes réunis pour rendre hommage à ces vies traversées par l'inacceptable. Mais aussi pour rappeler une responsabilité essentielle. Le silence ne doit plus être porté par les victimes. La honte n'appartient pas à l'enfant qui a subi. La culpabilité n'appartient pas à celui ou celle qui n'a pas pu parler. Et la responsabilité de ces violences appartient toujours à ceux qui les ont commises.

Briser le silence, ce n'est pas nécessairement raconter publiquement son histoire. Ce n'est pas devoir dénoncer pour prouver sa souffrance. C'est aussi pouvoir dire un jour, à une personne de confiance : « Voilà ce qui m'est arrivé. » C'est pouvoir entendre en retour : « Je te crois. » « Tu n'y es pour rien. » « Tu aurais dû être protégé. » « Tu mérites aujourd'hui d'être entendu. » Et parfois, ces quelques mots peuvent ouvrir un chemin. Pas un chemin qui efface le passé. Mais un chemin qui permet de ne plus rester seul avec lui. Un chemin où le corps peut, petit à petit, retrouver des espaces de sécurité. Où la parole peut redevenir possible. Où le silence peut cesser d'être une prison pour redevenir un choix.

Alors, aujourd'hui, je voudrais terminer par une pensée pour tous ces enfants qui n'ont pas pu crier. Pour tous ces adultes qui ont appris à sourire en portant l'insupportable. Pour toutes ces personnes dont la souffrance n'a pas encore trouvé de mots. Que notre présence aujourd'hui leur dise ceci :

Nous vous croyons. Nous reconnaissons ce qui vous a été fait. Nous reconnaissons aussi tout ce que vous avez dû porter, parfois pendant des décennies. Et nous souhaitons que, là où le silence a si longtemps pesé, puissent désormais trouver leur place la vérité, la dignité et la douceur. Car si le passé ne peut être changé, il est encore possible de changer la manière dont une souffrance est accueillie. Et peut-être est-ce là que commence l'espérance. Non pas dans l'oubli, mais dans la possibilité de ne plus porter seul ce qui n'aurait jamais dû être porté.